

1

Comme d'habitude, il rentra dans son pavillon par la porte du garage. C'était une manie. Sa grande carcasse, voûtée par une scoliose apparue durant l'adolescence, gravit un petit escalier en hêtre qui menait à son salon. Arrivé dans la pièce, il s'assit sur un vieux fauteuil de velours vert élimé et pensa à son passé. Tout ça pour en arriver là ! se dit-il, en ouvrant avec difficulté une bouteille de bière car l'arthrose, le mal des vieux, venu chez lui à un âge anormal, une petite soixantaine, l'handicapait de plus en plus. L'homme jeta un bref coup d'œil à la fenêtre de son pavillon, vit le stade de foot, réceptacle d'une jeunesse agitée et sportive dont les élans de vie incessants l'indisposaient. Puis, il caressa son chat, compagnon d'infortune, rescapé d'années de rue, le corps couvert de cicatrices, fruits de ses mauvaises rencontres félines, un vrai caractère de chat, toujours semblable dans son indifférence. Dans sa cuisine, il but un verre d'eau pour prendre un Doliprane. Ses dents lui faisaient mal. Minées par l'alcool, le tabac, le manque de soins, elles se déchaussaient, semblant vouloir quitter une bouche inhospitalière, repaire de microbes. Les im-

plants étaient trop chers et il n'avait aucune envie d'un dentier, alors cette lente dégradation se produisait, lui infligeant devant la glace de sa salle de bains, matin et soir, un sourire de plus en plus édenté. Son téléphone sonna. Il avait oublié un rendez-vous chez son toubib. Quelle vie tumultueuse ! pensa-t-il, en entamant une deuxième bière.

Dans un tiroir de son bureau se trouvait un pistolet Beretta 7,65 de la fin des années 70. L'arme avait miraculeusement échappé aux flics, grâce à son long séjour dans une boîte à biscuits représentant la scène de banquet achevant chaque album d'Astérix. Le petit cercueil de métal était resté enfoui tout au fond d'un jardin sauvage avec beaucoup de mauvaises herbes et quelques pommiers, sur un coteau dans le Val-d'Oise. L'arme de poing témoignait de sa jeunesse engagée, tout comme les vieux articles de journaux avec sa photo et ses nom et prénom en gros : Hippolyte Goubier et d'autres clichés, et également de vieux tracts prônant tous l'illégalité, la conquête de l'autonomie populaire, la mort du capitalisme, la lutte armée. La prise du pouvoir ne se réalisera que par une guerre révolutionnaire prolongée. Cette phrase trottait dans sa tête. Tout ça lui semblait désormais si loin. Ses doigts se mirent à feuilleter ces vieux documents qui ravivaient chaque fois en lui des souvenirs douloureux.

La clope au bec, il repensa à ces réunions dans la cave d'un squat près de la Gare de l'Est. Dans un petit hôtel particulier du 18^e siècle, à l'abandon pour des querelles d'héritage depuis des lustres, la gauche radicale s'était installée. L'immeuble possédait trois

niveaux de caves. Les rencontres se tenaient au fond des entrailles du bâtiment, dans le dernier palier avant le sol parisien. Dans une vaste pièce voûtée, son petit groupe se retrouvait dans une ambiance enfumée, pour programmer les futures actions violentes. Les discussions n'en finissaient pas sur le choix des victimes. Tel dirigeant d'un syndicat initialement désigné était finalement épargné car jugé pas assez symbolique. Un journaliste de renom devant être buté le lendemain était écarté au dernier moment car un des membres du groupe retrouvait son nom sur une pétition réclamant l'amélioration des conditions de vie des détenus en prison. Hippolyte se souvint du cas de Guy Desmaulnes, un député RPR du 15^e arrondissement de la Capitale. Cet ancien résistant, arrêté par la Gestapo et déporté à Buchenwald, était entré en politique quelques mois après son retour des camps. Sa conduite héroïque durant l'Occupation lui avait valu d'être décoré de la légion d'honneur, la croix de guerre, la médaille de la résistance avec rosette et la médaille de la déportation et de l'internement. Son passé de lutte contre la barbarie nazie et ses soutiens français n'avaient pas pesé lourd dans la décision de l'éliminer. Sa situation de veuf ayant en charge une enfant trisomique n'avait pas davantage ému ces guerriers de l'anticapitalisme. Durant trois heures, un tribunal de sept militants réunis autour de canettes de bière avait examiné son cas. La sentence de mort avait été rendue. Il vit sur Paris et habite un quartier tranquille, c'est une cible facile : cette phrase lancée par un jeune d'une vingtaine d'années, chevelu

et barbu, fils d'un industriel de Lille, élevé dans un collège de jésuites, avait scellé son destin. Deux tueurs l'avaient buté le surlendemain alors qu'il se promenait dans les jardins du Trocadéro avec sa fille de dix ans. La môme avait couru dès les premiers coups de feu. Paniquée, elle avait traversé la rue sans penser aux voitures. Par miracle, aucune ne l'avait heurtée. Tué devant sa gosse ! Quand il y repensait, Goubier en frissonnait d'horreur. Qu'était-elle devenue, la pauvre gamine, depuis ce drame ? Une petite forme triste dans un centre spécialisé, entourée d'autres handicapés mentaux, plus ou moins atteints qu'elle, fonctionnant comme un robot, un être végétatif rêvant parfois dans son sommeil cachetonné à ce père que des inconnus avaient tué devant elle. Était-elle même encore en vie ? Peut-être, reposait-elle maintenant dans le caveau familial à côté de son père. Hippolyte en y pensant était révolté. Comment avait-il pu suivre ces fous, adhérer à leurs idées, lui, l'enfant gentil, la petite boule de tendresse vibrionnante ? Il écrasa sa clope et continua à examiner ces vieilles coupures de presse jaunies, fantômes de son passé.

Il songea aussi à la librairie dans le 13^e arrondissement exclusivement dévolue à la vente de bouquins gauchos, à l'interdiction des membres de son groupe de s'y rendre car elle était surveillée par les flics. Le gérant de ce palais du livre révolutionnaire, Pierre Janitor, quarante ans de militantisme dans l'ultra-gauche, informateur des RG, avait été démasqué et buté comme un chien, comme les traîtres, le pantalon et le slip baissés et la langue coupée, sur un petit che-

min de campagne, en Normandie, dans un des plus beaux village de la région, à trente kilomètres de Gisors. Hippolyte avait assisté à sa mort. Blotti derrière un buisson, il avait fait le guet. Des heures durant, il avait patienté sous une petite pluie fine, typique de ce pays de bocages. Enfin, le bruit d'une voiture s'était fait entendre sur ce chemin hybride magma de pierres, de boue, de bouses de vaches, de cadavres de petits animaux écrasés, de mouches venant y butiner une douce odeur mêlée de merde et de mort. Goubier avait prévenu ses complices par un très léger coup de sifflet. L'assaut avait été presque aussitôt donné. Une arme braquée sur la tempe, le traître avait été sorti sans ménagement de son véhicule. Le pistolet du tueur s'étant alors enrayé, le calvaire du mouchard avait pris une autre forme, imprévue, plus longue et moins douce, commencée par des coups de crosse terribles qui déformaient son visage, puis, par l'intrusion dans sa gorge d'un couteau suisse, une lame courte, nullement prévue pour ce genre d'exercices. Hippolyte revivait cette voix désespérée implorant sa survie puis, dès les premières entailles, les cris de cochon qu'on égorge, d'humain se muant en bête. Il revoyait ces yeux et ce putain de mini-couteau, sa lame dérisoire qui charcutait, insatiable, cette gorge avec une difficulté méthodique. Puis, le corps encore râlant, le groupe avait réalisé une mise en scène réservée aux traîtres. Goubier avait revécu la scène des dizaines de fois : le pantalon qui s'accrochait au corps, le slip avec une bite qui bandait à moitié et la langue à punir. Tu puniras par où tu as pêché. Avant de la lui sectionner

partiellement, il avait fallu achever le presque mort. Puis, le morceau de chair s'était détaché et le sang avait jailli, tel un petit geyser.

Putain d'époque de fous ! pensa-t-il, avant de replonger à nouveau ses yeux fatigués dans ces maudits papiers. Parmi eux, se trouvait un article de Paris-Match consacré à Pierre Conty, le tueur fou de l'Ardèche, ennemi public numéro un, marginal gauchiste, flingueur de flics, disparu en 1977 dans un paysage de végétation impénétrable et de grottes. Cet éternel révolté était probablement mort dans un de ces trous de roche inaccessibles. Son corps rendu squelette par les ans allait sûrement être découvert un jour par un groupe de spéléologues téméraires ou inconscients. Hippolyte imaginait leurs yeux écarquillés devant ce reste humain, auquel le temps, consciencieusement, aurait dévoré les habits, et son arme juste à côté, un pistolet rouillé par les ans. Longtemps, des rumeurs le disaient vivant, exilé à l'étranger. Peut-être a-t-il quitté la France ? se demandait encore parfois Goubier, imaginant ce désormais vieillard mener une existence tranquille à des milliers de kilomètres de ses tristes exploits, sans aucun remords pour ses victimes. Hippolyte, qui l'avait connu lors de brefs séjours dans sa communauté de hippies violents qui voulaient changer le monde, savait qu'il n'était pas du genre à regretter ses actes, le Conty. Chez lui, on ne pouvait envisager aucune chance de rédemption.

Depuis plusieurs décennies, Hippolyte avait perdu de vue ses compagnons de lutte. Dès sa condamnation par la Cour d'Assises, l'ancien terroriste avait

décidé de couper les ponts. Il en avait ras la violence, ras le bol des discours sulfureux remplis de haine, marre de ces exécutions décrétées par ces mini-tribunaux improvisés. Son seul désir était d'oublier cinq lettres dérisoires : NAPAP, Noyaux Armés Pour l'Autonomie Populaire. Pour lui, la société était immuable et les révolutionnaires condamnés à l'échec. Ses idéaux l'avaient amené à faire couler le sang. Depuis plus de trois décennies, il vivait dans le remords de ses actes, d'une violence aveugle drapée d'idéaux révolutionnaires. Par sa faute, un chef d'entreprise dynamique rendu tétraplégique végétait depuis plus de trente-cinq ans dans son château familial. Hippolyte avait honte de la faible somme prélevée tous les mois sur ses faibles revenus en réparation de ce drame. Le chat commençait à s'agiter. C'était l'heure de sa bouffe. Son maître s'était blessé la veille en ouvrant une boîte de croquettes.

En tirant sur sa clope, il songea à son ex-meilleur ami exilé depuis vingt ans dans un village colombien. Condamné à vivre dans une jungle humide et inhospitalière, à y mourir, pour échapper aux flics, à la justice, au procès, à la taule, au retour dans un pays devenu étranger. La vie est bizarre dit, à voix haute, l'ancien gauchiste qui, comme tous les solitaires vieillissants, se parlait parfois à lui-même. Son félin miniature, qui s'était approché du fauteuil, le regarda avec des yeux de chat étonné et fila à la cuisine manger ses croquettes. L'ancien gaucho répéta encore deux fois cette phrase puis partit chercher une autre bière, après avoir rangé ces vieux documents, vestiges d'un temps

révolu. Sa télé diffusait *Questions pour un champion*. Il détestait ce bachotage pour vieux. D'ailleurs, il n'aimait pas trop la télé même s'il était passé en prime time sur la Trois un an et demi auparavant. Il zappa. Une pub avec une jeunesse survoltée l'agaça. Hippolyte se sentait vieux, définitivement exclu des frasques de ces jeunes endiablés qui surfaient sur le net, sur la vie, en quête de nouvelles sensations souvent déçues, génération zap. L'image d'une petite chapelle installée en haut d'un rocher dans le Cantal, isolée du monde, assaillie par la dureté d'un climat qu'il connaissait, l'apaisa. Dès que ce témoignage de l'amour de Dieu chez les bâtisseurs du lieu de culte disparut, son index appuya sur sa télécommande et le plongea dans le silence. Demain, il avait un rendez-vous en début de soirée qu'il ne voulait surtout pas manquer. Alors, il allait modérer sa consommation de bières et se coucher à une heure convenable, trois quatre heures du mat, tardive pour un vieillard d'hospice mais lui n'était pas encore un vieillard et il savait qu'il ne finirait jamais sa vie dans un mouvoir pour vieux.

Au milieu de la nuit, une chasse menée par un véhicule de la BAC pour intercepter un véhicule venant de braquer une station-service le tira de son sommeil. Cette pompe située à environ cinq cents mètres de son domicile était la seule du département ouverte 24 heures sur 24. Hippolyte y avait travaillé la nuit durant une semaine, quelques mois après sa sortie de prison. Les vapeurs d'essence l'avaient vite éloigné de ce lieu sinistre. Depuis son départ, la station s'était fait attaquer onze fois. Il se leva de son lit, s'assit au

milieu d'un bric-à-brac d'objets divers, alluma une nouvelle clope dans son antre de brocanteur et laissa son esprit divaguer tranquillement dans la nuit désormais tranquille, exsangue de bruits. Son chat, à qui il manquait la moitié d'une oreille, perdue lors d'une bataille féline sur une gouttière par une nuit de pleine lune, s'assit sur ses genoux. Les élans de tendresse étaient rares chez l'animal. L'Italie apparut à Goubier. Un champ d'oliviers, le bruit des cigales, une vieille église désaffectée, des restes de temple romain, un promontoire sur la colline où on pouvait observer une petite route qui grimpeait en lacets et la fille qui, dès le premier soir, s'était offerte à lui. D'elle, il n'avait su que son prénom : Elsa. Durant trois jours, ils avaient fait l'amour dans une ferme recyclée en armurerie, imprimerie et planque pour tous ceux du mouvement pourchassés qui venaient s'y réfugier. De sa vie, Hippolyte n'avait jamais vu un arsenal pareil. Beaucoup de ces armes avaient tué et les autres allaient également servir à des homicides. Ces jeunes appartenaient à Prima Linéa, un mouvement fédérant toute une jeunesse révolutionnaire, parfois issue des classes bourgeoises. Après avoir fait pour la première fois l'amour avec Elsa, ils avaient mangé des gnocchis. Qu'était-elle devenue depuis tant d'années ? Morte pour la cause ou repentie, exilée en France dans les années Mitterrand en promettant d'abandonner la lutte armée, toujours emprisonnée pour les trois meurtres qu'elle lui avait avoués, tournant dans sa cellule en guettant un morceau de ciel bleu par le minuscule vasistas, un bout de rêve dans la monotonie. Elle adorait le soleil. Là-

bas, il régnait en maître, s'engouffrait partout, rendait braises les corps, n'était vraiment pas regardant sur ses efforts, se comportait comme un vrai soleil, celui des ritals. L'homme écrasa sa clope, se versa un petit verre d'alcool de poire. Du 45 degrés qui lui brûla les chicots. Puis, il rejoignit son lit et s'endormit.

A cinq kilomètres de son domicile, la voiture des deux braqueurs de la station d'essence avait fait une embardée et s'était écrasée contre un arbre. Le chauffeur était mort et le passager agonisait. L'équipage des pompiers quittait sa caserne pour venir à leur secours. Les trois flics de la BAC fumaient chacun une clope en attendant les pompiers et d'autres flics et peut-être même le substitut de permanence. L'un d'eux parlait sans arrêt au braqueur survivant dont la bouche muette recrachait par intermittence du sang. Cette tentative de le maintenir conscient ne servait à rien. La mort n'allait pas tarder à prendre possession du corps d'un jeune homme de banlieue comme elle s'était emparée de son complice et cousin, quelques minutes auparavant. Elle qui n'en avait pas voulu lors d'un règlement de comptes deux ans avant allait cette fois le réclamer. D'ailleurs, elle en prenait progressivement possession lui enlevant la parole, vidant de toute expression son regard tourné vers un ciel étoilé. A l'arrivée des pompiers, elle avait triomphé. Le lendemain, la presse titrait : deux morts après une course-poursuite menée par un véhicule de la BAC. Et une semaine après le temps des autopsies et des formalités administratives, les deux corps des cousins quittaient la France pour rejoindre le bled, un petit ci-

metière d'une soixantaine de tombes, en plein milieu des montagnes du Rif, tout près d'une plantation de cannabis, leur dernière demeure.

*